

Vinciane DESPRET
HABITER EN OISEAU
Postfaces de Stéphane Durand et de Baptiste Morizot
Actes Sud, collection Mondes sauvages, Arles, 2019

J'avais beaucoup apprécié le livre « *Penser comme un rat* » de Vinciane Despret¹. Pourtant, à la lecture de *Habiter en oiseau*, je ressens exactement ce qu'elle-même dit ressentir à la lecture de Deleuze et Guattari : « *une méfiance irritée* » (p 105), en même temps qu'un véritable intérêt pour un livre « *qui veut faire penser* ». (p 107). Et qui m'oblige donc à penser mon irritation, mes réticences, alors que, sur bien des points, je ne peux qu'être en accord avec ce qui est avancé : la brutalité de la science, l'inattention aux différences, aux singularités, les simplifications abusives, entre autres... Pas question de pouvoir objecter quoi que ce soit aux points de vue puissamment argumentés qui sont avancés. Mais, par contre, ce courant que j'aurais tendance à qualifier de « mode » qui passe facilement de la défense du monde animal à la suppression des frontières entre animaux et humains, l'antispécisme pour le nommer, me semble dépasser son but. S'il s'agit de nous demander, à nous humains, plus de respect et d'attention pour les autres habitants de la planète, il me semble tout aussi nécessaire de ne pas confondre nos obligations envers eux (et vis-à-vis de tous les éléments même matériels) avec ce qui serait leurs droits.

De même, je regrette toujours l'emprunt de chemins compliqués pour rendre compte de ce que la pensée systémique affirme plus simplement. Ainsi, tous les développements précis et passionnants sur les différentes fonctions du territoire qu'analyse méticuleusement Vinciane Despret, correspondent à un principe de base de l'approche systémique : le même « symptôme » peut avoir des fonctions différentes, et des fonctions identiques peuvent s'exprimer par des dispositifs différents... Ou encore, lorsqu'elle écrit joliment « *les impulsions internes ne sont plus de simples causes mais les contrepoints mélodiques de circonstances externes* » (p 110), ça ressemble fort à l'idée qu'une vision systémique, c'est une vision en termes de *processus complexes* co-constructeurs de ce qui est perçu comme « objets » bien délimités. Mais, si la multicausalité et la possibilité de superposer les interprétations sont bien défendues, il y a toujours une préférence, une hiérarchisation qui est finalement retenue, plutôt que la proposition d'une lecture alternative qui viendrait s'ajouter à d'autres lectures contradictoires, et un enrichissement réciproque. On voit réapparaître là la difficulté à articuler les contradictions sans les hiérarchiser en fonction de nos préférences. Un exemple, pour essayer de préciser la gêne que je ressens : après plusieurs paragraphes passionnants qui s'intéressent au social « *non tel qu'il est fait, mais « tel qu'il se fait » comme pourrait le proposer le philosophe William James* » (p 148), c'est-à-dire passer d'une vision des objets produits à leur production même, Vinciane Despret avance, à propos des sociétés de babouins, que « *les animaux n'entrent pas dans une société, pas plus qu'ils n'entrent dans une hiérarchie ou dans un système d'alliances qui les attendraient, mais explorent, ce qui veut dire expérimentent et enquêtent, sur ce que peut être leur société.* » (p 149). Ce sont ces *ne... pas*, ces *mais* qui m'accrochent. Le nouveau-né babouin arrive nécessairement dans un déjà-là, un déjà constitué. Et son arrivée est à la fois soumission, apport, perturbation, remaniement de la société qui l'accueille. Une description circularisée peut insister sur ce qu'il subit (qui le précède) ou sur ce qu'il produit (et qui transforme le groupe). En réalité, les deux descriptions sont partielles, et il n'est pas nécessaire de maintenir en permanence leur contradiction. C'est l'objectif du descripteur qui est alors sélectif. D'où l'intérêt de remettre en question, et Vinciane Despret le fait très bien, les visions théoriques qui visent toujours, à tort, à trouver LA cause, l'explication UNIQUE, ou même PRINCIPALE, alors que le plus petit élément d'un système est nécessaire au résultat global, toujours global, qui se présente à nous, et dont nous faisons nous-mêmes partie.

¹ Despret V. *Penser comme un rat*. Éditions Quae, Versailles, 2016.

Autre point de gêne : ce glissement discret qui passe de la défense des animaux à parler à leur place. Quoi de plus sûr que de parler au nom de ceux qui n'ont pas la parole ? On ne risque pas d'être contredit par les intéressés qui n'ont pas non plus la capacité de lire nos argumentaires. Autant il est indispensable que des observateurs attentifs et respectueux nous informent sur les modes d'existence des animaux dans leurs milieux naturels, autant je trouve abusif de transformer les questions que nous nous posons à partir de ces observations souvent contradictoires en question que les oiseaux, les loups, les ours, etc. nous poseraient comme s'ils en avaient l'intention. *Tout nous questionne puisque nous nous posons des questions à propos de tout.* C'est même, me semble-t-il, une des caractéristiques des humains que cette curiosité, ce besoin de comprendre, qui conduit certes parfois à des théories surprenantes ou à des croyances étonnantes. Je n'irai pas affirmer que la curiosité animale, les comportements d'exploration que nous pouvons constater dans toutes les espèces, sont identiques, même si nous pouvons y voir les prolégomènes à notre désir de comprendre et d'expliquer. Insister sur cette différence qualitative ne retire rien à la « nature », et ne fait pas de nous des « êtres supérieurs », mais ajoute à nos responsabilités.

La thématique du « territoire » qu'explore, *via* les oiseaux, Vinciane Despret, est, comme elle le montre, bien plus complexe qu'une simple histoire de clôture ou de propriété. Même si cette notion est diversement vécue, il n'empêche qu'elle semble se retrouver à tous les échelons dans le monde des vivants. Nos corps eux-mêmes occupent un certain espace, et là où nous sommes, rien ne peut y être. Notre corps ne serait-il donc pas la base même de cette notion d'espace personnel ? Et nous savons qu'un corps vivant ne se limite pas à son enveloppe, mais qu'il s'étend au-delà par ses capacités de perception et par ses besoins. Ce corps vivant n'est pas séparable de l'espace dans lequel il se réalise, espace qui doit présenter un certain nombre de caractéristiques. Sur ce point, on sait la capacité des humains à négocier avec leurs environnements des organisations de vie qui méritent l'appellation de culture. Autrefois ancrée directement dans la matérialité d'un territoire, n'est-elle pas aujourd'hui, sur le modèle des techniques occidentales, bétonnée et communautarisée comme le sont les villes, nouveaux substrats de notre humanité ?

Si l'homme façonne son espace de vie en fonction de ses besoins, réciproquement son espace de vie façonne son existence. Entre l'habitant et le territoire, il y a une nécessaire interdépendance qui, sous certains aspects, est une réelle symbiose, un vivre ensemble.